

GRANDE COURONNE

SALOMÉ KINER

GRANDE
COURONNE

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

L'écriture de ce livre a bénéficié du soutien de la Direction
de la culture de la Ville de Vevey et de la Conférence
des villes en matière culturelle (Suisse).

L'autrice remercie les familles Didisheim et Gygax de l'avoir
accueillie dans la maison des Grèves, et Karine Lanini
pour ses éclairages bienveillants.

© Christian Bourgois éditeur, 2021
ISBN : 978-2-267-04452-2

*à Marion De Dominicis,
racine et source d'écriture*

*à ma famille,
ancre invisible sous les pages*

Je n'imaginai pas qu'Amanda serait mère à dix-neuf ans et ventouserait sa collection de peluches sur le pare-brise de sa Ford Fiesta. À l'époque, elle vivait en caravane dans le jardin de ses parents. Un mobil-home tapissé de moquette avec une lampe à lave et un bocal de poissons combattants. Elle leur distribuait des larves de moustiques à l'épuisette, collait son front à la vitre de l'aquarium et observait les mâles se battre pour emporter la nourriture. C'était la mode des animaux de compagnie genre agressif : dans ma rue, un portail sur deux avait son berger allemand dressé en position d'attaque.

J'admirais Amanda parce qu'elle avait des vêtements de marque, des produits de beauté de marque et des goûters de marque. Des Prince, des Pepito, des Mikado, de l'Oasis. Elle avait même une chaîne hi-fi et un lit double avec des parures assorties. Moi, ma mère me donnait des compotes de pommes, mais pas des Andros : des berlingots discount que la voisine ramenait par palettes de Picardie pour les revendre aux familles nombreuses du quartier. Impossible d'épuiser le stock avant la date de péremption.

— La date de péremption c'est une arnaque du marketing, disait ma mère en fourrant son poison au fond de nos cartables.

Arnaque ou pas, je mangeais mon goûter cachée dans les toilettes. Pendant que mes camarades rouaient la porte à coups de poings, je m'empiffrais, les poches pleines de fruits secs, de biscuits au sésame, de Balisto dans les bons jours. C'était pas les goûters de ma mère qui me posaient problème. Il y en a même que j'aimais bien. Mon problème, c'était les autres. Ça a toujours été les autres. Leurs yeux cireux de poissons morts sur vos mœurs particulières, la vénération des vies droites et la religion cathodique. Leurs pères, premiers sur les courts de tennis, leurs mères, toutes assistantes de direction. Leurs virées à Auchan, les allées de gravier brossé, le papier peint relief, les casseroles en cuivre assorties, les doubles bols olives-noyaux. Et la moquette dans les chambres à coucher. Chez moi, j'avais du lino gris chiné. C'est plus facile à nettoyer, disait ma mère. Tu m'étonnes : même quand c'est propre, c'est sale.

C'est Kat Linh qui m'a emmenée la première dans la caravane d'Amanda. J'étais l'amie de Kat Linh depuis que la prof d'anglais nous avait placées côte à côte. J'adorais les langues étrangères, surtout l'anglais : j'avais une correspondante à Belfast et un boyfriend imaginaire avec lequel je m'entraînais dans le miroir en couvrant mon reflet de bave.

Kat Linh était mauvaise en tout, mais en anglais, elle savait à peine prononcer le prénom des personnages pédagogiques. Ashley, Gill, Davy. Elle avait redoublé le CM1 et la sixième, elle était digne de

respect et de fait elle était respectée. Elle avait un grand frère, une dizaine de Air Max et trois ensembles Lacoste. Elle était eurasienne : pas blanche, mais pas arabe non plus. Exotique. Son père était accro au jeu. Un jour il avait gagné huit mille francs. Une somme pareille ça monte la tête. Six mois plus tard, la mère de Kat Linh déposait un dossier pour qu'il soit interdit d'entrée dans tous les casinos de France. Il s'était rabattu sur les PMU du secteur, avait vidé le compte en banque de sa femme et fini par mettre en faillite leur boutique de photocopies.

Elle avait dû lâcher leur pavillon en lotissement pour payer les frais du divorce. Dans le nouvel appartement, il y avait une chambre pour Kat Linh et une chambre pour son frère. Sa mère dormait au salon sur un canapé convertible. Depuis qu'elle vivait seule elle n'éteignait plus la télé. Même quand elle partait travailler il fallait qu'elle reste allumée. Pour entendre des voix le soir, quand elle rentrait chez elle. À côté de l'écran, dans une petite vitrine, une pagode en laque trônait au milieu des bibelots : des grenouilles à paillettes qui changeaient de couleur avec la météo, de l'eau bénite dans une Vierge en plastique, un palet de hockey ramené par son fils des JO d'Albertville. La pagode soutenait une photo où la mère de Kat Linh posait dans une robe vietnamienne en soie rouge et brodée de dragons. Son mari portait un chapeau conique en bambou. Pour leur mariage ils avaient loué le Saïgon Deluxe. En vérité le Saïgon est tenu par des Chinois, m'avait expliqué Kat Linh, Mais le Vietnam c'est ça qui fait rêver les gens. Kat Linh n'avait jamais mis les pieds en Asie mais ses cousins

avaient un restaurant à Courbevoie; son père vivait chez eux en attendant.

— En attendant quoi? j'avais demandé à Kat Linh.

— En attendant, c'est tout. J'en sais rien, moi!

Ça l'énervait de parler de son père. Ça l'énervait de parler tout court. Il faisait de la mise en rayon dans un supermarché d'import. Dès qu'il trouvait un peu d'argent, il emmenait Kat Linh faire du shopping dans les magasins d'usines de Troyes. Elle revenait avec des polos Eden Park et des photomatons où ils posaient ensemble en se tirant la langue.

En classe, Kat Linh a vite compris que j'allais lui servir. Pour chaque rédaction du type *Écrivez une page de votre journal à la manière d'Anne Frank*, je gagnais une journée avec elle. C'est comme ça qu'on est devenues copines: j'étais son cerveau en français, en anglais, en histoire et en maths. En quelques semaines d'amitié, j'avais troqué les jeux d'éveil en bois de mon frère Simon contre les clips de Larusso sur MTV. Mes talents littéraires m'ouvraient les portes du McDo, de Jennyfer, du Laser Quest et du cybercafé. J'ai laissé tomber mes serre-têtes, je me suis épilé les sourcils en accent circonflexe et j'ai fraudé le train pour la première fois. Mes camarades de classe découvraient le nom des étoiles, les affluents des fleuves, la chaîne alimentaire et le règne animal. J'étais plongée dans l'étude comparative des Air Max et des Adidas Country. Sauf que le crayon khôl à quatre francs quatre-vingt-dix, je ne pouvais pas me le payer. Le blouson Schott et la trousse Diddl non plus. J'en ai parlé à Kat Linh.

— J'avoue, c'est chiant.

Elle m'a dit d'aller voir Amanda. Amanda m'a dit qu'il fallait qu'elle en parle à sa sœur. Diane, sa sœur, lui a dit de me dire d'aller voir Nelly. Nelly, c'était une Portugaise. Pas le genre de Portugaise qui traîne à la Civette de la Gare en guettant la sortie des chantiers. Nelly ne traînait pas, ou alors ailleurs. Elle fréquentait des grands de Saint-Denis, de Garges ou de Bondy. Elle attendait d'avoir seize ans pour rejoindre l'entreprise de ses parents, comme ses frères avant elle. En cours, c'était un cancre, mais son silence l'enveloppait de mystère. Kat Linh était trop insolente pour avoir l'air intelligente. Nelly, dans une mare, c'était la cane aux plumes de feu. Toujours en avance sur la bande, toujours suivie de près. Elle n'avait besoin de personne : tout le monde venait à elle.

— T'as vu Assia ? T'as vu Steph ? Leurs parents sont pauvres aussi. Pourtant elles s'habillent bien. Va voir Nelly.

Amanda caressait les nageoires de ses poissons. Mes parents n'étaient pas vraiment pauvres. Ils avaient simplement d'autres principes éducatifs. Les lentilles de couleur n'étaient pas indispensables à leurs yeux. Ma mère n'aimait pas les fast-foods. Mon père interdisait le maquillage à la maison. À ma sœur Rachel et moi, il disait qu'il y avait un âge pour tout, et que pour la vulgarité, ce serait dix-huit ans.

Je suis quand même allée trouver Nelly. Amanda l'avait prévenue. J'ai attendu une heure sous l'arrêt de bus à la sortie des cours. J'ai lu tous les *grosse chienne*

cherche son mâle, j'ai vu des dinosaures en reliant les chewing-gums collés au bitume, j'ai nettoyé mes ongles du bout de ma clé de casier, repoussé mes cuticules, compté trente-sept passants, douze voitures blanches, six poussettes et quatre conducteurs de scooters sans casque, dont un en équilibre sur la roue arrière.

Pendant ce temps-là, Nelly se trouvait à vingt mètres avec une bande du CFA Charles-Péguy. Elle avait un pied appuyé au grillage, le bassin cambré en avant, ses longs cheveux brillants répartis sur ses seins. Elle tenait son menton entre son pouce et son index, le reste de ses doigts repliés dans son poing. Elle m'avait vue, je le savais et elle savait que je savais. Elle a fini par m'aviser d'un hochement de tête, J'arrive, mais elle a continué à parler, la main toujours calée en position de philosophe. Cinq minutes plus tard, elle s'est glissée avec souplesse en dehors du groupe d'apprentis, caressant l'épaule d'un garçon sur son passage, comme une salutation discrète mais chaleureuse.

Elle regardait ses pieds en marchant dans ma direction, les épaules jetées en arrière, comme les hommes politiques qui préparent une sortie.

— Salut.

— Salut.

Pas de bise. Elle a simplement dit, Amanda m'a prévenue, c'est bon. Elle m'a plantée droit dans les yeux. Je n'avais toujours aucune idée du plan. J'ai souri. Elle s'est assise avec moi sur le banc, sa jambe frôlait la mienne. Elle a joint le bout de ses doigts entre ses genoux écartés, encore comme un homme politique.

— T'es vierge ?

J'ai dit Oui. Elle portait des tresses plaquées sur la moitié du crâne, la peau de son cuir chevelu luisait sous les racines tirées.

— Pas de problème. Rendez-vous à la gare mercredi à quatre heures. Je vais t'envoyer Miguel. Le nom de code c'est Magritte. Il t'expliquera.

Elle s'est levée et elle est partie. Je revois sa démarche fluide, ses longues nattes acajou, son sweat Umbro, ses Reebok Classic. Nelly. Nelly Rodrigues.

J'ai attendu Miguel à la gare en fumant une Davidoff. J'avais volé un paquet dans les poches d'un ami de mon père. Il était allé jusqu'à sa voiture, il avait démarré et il était revenu en disant Quelle nouille, j'ai oublié mes clopes. Le moteur tournait. Toute la famille s'était mobilisée pour retrouver ses clopes, sauf moi, affalée dans le canapé, qui lui disais Bien fait, t'avais qu'à pas fumer.

C'était ma première cigarette, elle avait le goût de noisette et ça m'a fait tourner la tête. À l'époque, je ne connaissais pas le Malibu, ni la masturbation, ni l'herbe; rien qui me fasse passer le stress. J'avais juste peur et mal au ventre et c'était bien. Miguel est arrivé dans une voiture verte.

— T'aimes les Clio?

Je n'ai pas compris sa question. J'ai bafouillé: Magritte.

— Je sais. Monte.

Je suis montée. Avant même que j'aie refermé ma portière il avait mis les gaz. Le vide me happa une fraction de seconde, instinctivement mon corps lutta

pour s'en déprendre. Miguel ne disait rien ; dans l'habitacle l'air disponible rétrécissait. Il portait un collier de barbe et un bouc à la Craig David, que j'adorais, sauf que Craig David n'avait pas d'acné. Il a fini par sortir un paquet de Camel de la poche arrière de son jean et s'est tourné vers moi pour m'en proposer une. C'était ma deuxième cigarette en dix minutes, je me suis collée à la vitre pour ravalier un haut-le-cœur. C'était moins bien que la première, mais depuis que je sais que le Malibu, la masturbation et l'herbe me donnent aussi la nausée, j'ai dédramatisé.

Quelques minutes plus tard, Miguel se gara sur le parking de la maison d'accueil spécialisé Les Orangers. Un marron tomba sur le toit et rebondit sur le capot. Il sursauta et insultra le châtaignier.

— Fils de pute.

Un groupe de handicapés jouait au foot en rigolant. C'était l'automne, le vent charriait des feuilles pourpres, sur Radio Latina l'animatrice annonçait un quart d'heure caliente. J'ai pensé à ma mère. À cette heure-ci elle allait chercher Ludwig à l'école, le corps penché du côté de la main qui tenait le cartable, ses bottines en skaï tartinées de cirage, un lacet plus court que l'autre. Quand elle avait mes frères elle ne faisait jamais de courses. Les enfants et les magasins c'est deux principes incompatibles, expliquait-elle aux commerçants qui lui réclamaient des nouvelles. Bientôt elle rentrerait à la maison, se servirait un thé dans sa tasse préférée, une galette de riz pour Simon, une banane pour Ludwig, avant de s'attaquer aux

piles de linge : le linge sale, le linge propre et le linge commencé, à répartir entre la machine à laver, les armoires et les chaises de bureau.

— Je vais t'expliquer, c'est facile.

Miguel a ouvert son jean pour sortir une chair molle qu'il remuait tout en me regardant. Je ne l'oublierai jamais : il avait un grain de beauté géant, une tache brune pleine de poils sur la moitié du sexe.

Quand je repense à cet après-midi d'automne, à mes souvenirs et aux feuilles pourpres du parking, c'est ce qui revient le plus souvent. Son poireau-verge.

Miguel parlait en s'astiquant. Il disait Pas besoin d'en faire des tonnes, tu la prends, tu la tiens bien, tu montes et tu descends, vite, moins vite, vite, moins vite, tu serres un peu de temps en temps, voilà, pas trop fort. Tu vois cette petite peau ? Il tirait sur son prépuce. On sort le gland, voilà. Il pointa dans ma direction.

— Dis bonjour.

Les handicapés piétinaient dans la cour. Miguel avait du cambouis sous les ongles. J'ai détourné les yeux.

— T'as déjà touché une bite ?

Mon dégoût devenait évident. J'ai fait non de la tête. Ses yeux se sont exorbités.

— T'as jamais baisé ?

Miguel a cessé de parler, il s'est laissé aller sur le cale-tête de son fauteuil. Paupières closes, il se masturbait, la mâchoire en avant, grognant d'excitation. À partir de là, il ne m'a plus rien expliqué.

— Enlève ton jean, magne-toi, enlève ton slip, enlève tout.

Je n'avais jamais entendu un garçon dire slip pour une culotte. C'était peut-être le jargon du milieu. Je n'ai pas relevé. Je n'ai pas bougé non plus. Il m'a donné une claque, une petite baffé vivifiante.

— J'ai dit Enlève ton jean, je vais te défoncer la chatte.

J'ai rougi, je n'assurais pas du tout, Nelly ne voudrait plus de moi, je n'aurais jamais de Air Max et sans Air Max on ne m'inviterait jamais aux boums. J'ai enlevé mon jean.

— Tu vas sentir ma queue. T'es pas venue parce que t'aimes les queues, peut-être ?

Quand je repense à cet après-midi d'automne, j'en arrive toujours à ce point : pourquoi je n'ai pas su dire non. Miguel se branlait de plus en plus fort.

— Une grosse queue de Dos Santos, c'est ça qu'elles veulent les chiennes comme toi. Déshabille-toi, putain.

Miguel avait la bouche crispée, entrouverte – la même bouche que Kat Linh quand elle mettait du mascara. J'ai gardé ma culotte. Elle était moche. C'était une vieille culotte d'enfant, elle avait dû appartenir à trois personnes avant moi : ma sœur, ma voisine et la sœur de ma voisine. J'ai eu honte et j'ai pensé qu'en l'ignorant il ne la remarquerait pas. Mais Miguel n'était pas dupe. Je n'étais pas coopérante. Il m'a donné une deuxième claque, puis une troisième : le feu gagnait mes joues et montait dans mes tempes.

— Tu veux jouer à ça ?

Il est sorti, il a contourné la voiture, il a ouvert ma portière et m'a traînée dehors. Je suis tombée par terre, il pleuvait, les feuilles mortes s'agglutinaient dans une gadoue épaisse et froide. J'en avais plein les cuisses. Miguel tirait sur ma culotte, je tentais de la retenir. Je me suis demandé si c'était pareil avec toutes les filles du collège ou si j'allais me faire remarquer pour mes extravagances. J'ai pensé Fais le légume bouilli, comme quand Papa te réveillait dans la voiture pour aller jusqu'à la maison. Le légume bouilli n'a pas marché. J'avais la culotte aux genoux, l'élastique s'enfonçait dans ma peau. Miguel poussait ses mains entre mes cuisses pour m'obliger à écarter les jambes. J'avais mal à cause de ma chute, mal à cause des gifles et mal à cause de ma culotte. Je me suis mise à pleurer. Il m'a donné une nouvelle claque.

— Chiale pas, c'est pire. Maintenant je veux t'enculer.

Il tenait ma tête appuyée contre la vitre de sa Renault Clio. Des moucherons morts s'incrustaient dans ma joue et je sentais son sexe qui voulait s'introduire en moi, devant, derrière, mais j'étais maigre et pas très disposée à me faire dépuceler sur le parking des Orangers.

C'est là, dans le froid, sous la pluie, le visage écrasé contre une voiture sale, la culotte aux genoux, son gland humide contre mes fesses, que j'ai vu venir mon salut. Je n'étais pas emballée par les handicapés, à cause de ma mère qui me traînait dans ses kermesses où je mangeais des crêpes rigides en encourageant des mongols à dessiner sur des tableaux en papier kraft.

Mais ce jour-là, pour un mongol, Maximilien a eu du flair. J'ai su qu'il s'appelait Maximilien parce que l'éducatrice criait son nom : il courait dans ma direction. Miguel aussi l'a vu.

— Dégage bouffon, dégage.

Miguel poussait, Maximilien courait, et maintenant l'éducatrice courait aussi pour l'attraper. Ils longeaient les courts de tennis. Une raquette frappait régulièrement la balle avec ce bruit qu'on fait pour soutenir l'effort. En classe de badminton on imitait souvent ce bruit. Aux Orangers, sans mes copines, sans Kat Linh et sans Hamza, le cul à l'air dans le crachin, les mains sales de Miguel appuyées sur la face, le jeu avait perdu son charme.

Maximilien se rapprochait, l'éducatrice aussi. Miguel répétait Putain, putain, putain. Dans un mouvement de panique il glissa sur une bogue luisante, dorée, les piquants dressés comme des œufs en neige ferme. Elle cachait un caillou pointu. J'ai aperçu une entaille rouge dans son genou pendant qu'il se rhabillait en jurant, sautait dans sa voiture et démarrait. L'éducatrice était à quelques mètres, elle criait C'est un parking privé ! mais Miguel avait mis les gaz. J'ai remonté ma culotte et j'ai compris : mon jean était resté dans la voiture. J'ai paniqué.

— Qu'est-ce que vous faites en culotte sur le parking ?

J'ai bredouillé, j'ai dit Pardon madame, j'ai renversé du Yop sur mon pantalon. Mon copain est parti le laver, il revient tout de suite. L'éducatrice m'a dévisagée, les poings serrés dans une rage impuissante.

— J'en ai ma claque de ces conneries, c'est pas un baisodrome ici. Suivez-moi, j'appelle vos parents.

J'aurais pu me faire avoir si elle avait dit Venez vous mettre au chaud, ou Venez attendre à l'intérieur. Mais J'appelle vos parents, c'était comme dire Bouge pas, je sors mon bazooka et je décharge à bout portant. J'ai vu mon père qui décrochait le téléphone pour s'entendre dire Monsieur, je m'excuse pour le dérangement mais je viens de trouver votre fille en culotte, sans pantalon, sur le parking des Orangers. Je m'inquiète parce que je sais qu'un réseau de prostitution a ses habitudes par ici, or votre fille a l'air très jeune et son haleine sent le tabac. Pourriez-vous venir la chercher ?

Je me suis levée et je suis partie en courant.

J'ai remonté la rue Pierre-et-Marie-Curie en direction de la forêt. À la première occasion, je suis sortie de la route pour entrer dans les bois. Un point de côté me vrillait la respiration, je me suis arrêtée derrière le mur du garde-chasse et je me suis assise sur la tombe de son chat, un rondin gravé *Mustafa, 1986-1997, l'éternité dans un ronron*. Un groupe de promeneurs est passé en frappant le bitume avec des cannes en bois. De là où j'étais, je voyais la route mais personne ne pouvait me voir. J'ai attendu, trop essoufflée pour continuer, trop paniquée pour réfléchir.

J'ai tellement attendu qu'il a commencé à faire sombre. Dix-neuf heures ont sonné à l'église. C'était la fin de ma permission de sortie. Ma mère ne faisait pas confiance à Kat Linh. À dix-neuf heures trente,

elle planterait son nez contre la vitre de l'entrée. J'ai commencé à redescendre en empruntant les ruelles parallèles à la rue principale. On les avait construites pour relier les propriétés entre elles, à l'époque où les ducs de Paris venaient chasser dans nos forêts. À chaque intersection, je tirais sur mon pull pour en faire une robe. Mes genoux étaient bleus, mes articulations craquaient, mes jambes tremblaient et mon anus brûlait. J'ai prié pour que ma mère soit occupée à la cuisine, que je puisse courir à l'étage m'enfermer dans ma chambre.

Je suis passée une première fois devant chez moi par le trottoir d'en face. Le profil de ma mère se découpait derrière le vitrail de la porte. Elle tenait le téléphone coincé entre son épaule et son cou et coloriait les lettres d'un prospectus ou d'un courrier. Elle riait souvent et chaque fois le combiné manquait d'échapper à sa prise.

Les réverbères se sont allumés dans ma rue. Plus rare que de voir s'afficher onze heures onze ou vingt-deux heures vingt-deux sur les horloges digitales, plus rare encore que les hasards humoristiques sur les plaques d'immatriculation, l'instant où les réverbères s'allument est presque invisible à l'œil nu. C'était ma sœur Rachel qui me l'avait appris. Il faut avoir une bonne disposition lunaire pour pouvoir détecter ce moment, mais la lune a ses phases – ses préférés, en quelque sorte. J'ai vu les réverbères s'allumer : j'aurais dû me sentir spéciale, sous protection des astres. J'aurais dû faire un vœu. Mais pas ce soir-là. Les réverbères s'allumaient dans ma rue et j'étais en culotte, accroupie

contre un monospace, à portée de vue des chiens de garde et des commères de mon quartier.

Un automobiliste a actionné l'ouverture de son garage. La porte a basculé dans un bruit de métal rouillé. Il a donné un coup de klaxon et sa fille est sortie pour guider sa manœuvre. Elle portait des charrentaises qui n'étaient pas à sa taille et son pied fin flottait dans le chausson fourré. La rue prenait une couleur chien et loup, comme un décor de cinéma. J'ai senti un grand coup de vide. Je me suis vue à trente-cinq ans en pensant que j'aurais jamais trente-cinq ans puisque j'allais mourir ce soir-là, de froid, de honte ou de châtiment parental. Les yeux plantés dans l'ampoule jaune du réverbère, j'ai quand même fait un vœu pour me remonter le moral.

L'urgence fait réfléchir très vite et je me suis souvenue de la fosse septique des voisins. Elle fermait par une plaque de fer. Une fois, l'aînée était passée à travers. J'ai pensé Va dans la fosse, tu es tombée dans la fosse, ton pantalon est dans la fosse, ou dans la poubelle, où tu veux, mais tu es tombée dans la fosse et tu es pleine de merde et voilà pourquoi tu rentres chez toi en culotte. Je me suis faufilée chez les voisins en passant sous le romarin. Je me suis griffé les cuisses. J'ai reconnu la grille, mais plus je m'approchais de la fosse et moins mon plan me paraissait facile.

Plus tard, j'allais apprendre à trier mes angoisses en trois types de pensées : les pensées objectivement négatives, les pensées exagérément négatives et les pensées paranoïaques. Les pensées objectivement

négatives sont les pensées qui font référence à des faits réels et graves. Comme quand mon oncle est tombé de la fenêtre sans qu'on ait su s'il s'agissait d'un accident ou s'il avait sauté pour échapper à des fantômes, comme disait ma mère, ou encore si cette mort était le fruit d'un trip sous héroïne, comme le soutenait mon père. Les pensées exagérément négatives sont les pensées relatives à des événements potentiellement réels mais pas encore réels, comme quand je monte dans une voiture et que le type m'emmène dans la forêt pour faire des choses comme m'étrangler pour rire et que ces choses pourraient mal finir mais en fait non. Les pensées paranoïaques sont les pensées de choses qui ne devraient jamais arriver mais que j'imagine quand même se produire, comme quand j'ai l'impression que ma mère va mourir en apprenant que sa fille est une pute.

La fosse septique a développé en moi toutes sortes de pensées, toutes catégories confondues. J'ai pensé que j'allais mourir étouffée dans la merde. J'ai pensé que je ne pourrais jamais remonter seule et que tous les habitants de ma rue seraient appelés à mon secours. J'ai enfin pensé que ma mère n'était pas du genre à se dire Ma fille est tombée dans la fosse, whatever le pantalon. Ma mère était plutôt du genre, Je ne vais pas te le racheter pour si peu, tu vas le chercher, on le lave. La merde ne tue personne. Regarde-moi : dix ans de couches-culottes et je suis bien vivante.

J'ai rampé en sens inverse en me persuadant que ce n'était pas la lâcheté. La fosse septique était un plan foireux du type *si quelque chose de pire que ma bêtise*

survient après ma bêtise, le pire l'emporte sur ma bêtise.
Sauf qu'en réalité, ma mère remarquait toujours le mensonge *et* la bêtise, et j'étais punie pour les deux.

J'ai bien fait de renoncer à la fosse parce qu'entre-temps ma mère avait posé le téléphone. J'ai couru jusqu'au réduit à poubelles. Il cachait l'entrée d'un soupirail condamné. Cette entrée dérobée faisait l'objet de pensées exagérément négatives, comme quand j'imaginai qu'un forcené s'introduisait chez nous par cette fenêtre pour poignarder toute ma famille. Impossible, soutenait ma mère, le soupirail laissait à peine passer la tête d'un enfant. Sauf que j'étais très maigre, chez Jennyfer je taillais du 32. J'ai construit un rempart avec les poubelles pour me protéger de la rue et j'ai tiré sur le grillage rouillé du soupirail. Le tuyau d'évacuation des machines à laver crachait une fumée blanche et parfumée comme des draps propres, comme les grenouillères de mon frère, comme les pulls de ma mère que j'enfilais pour ne pas avoir peur la nuit.

Plusieurs agrafes ont sauté en même temps. Le fil de fer me tailladait les mains, mais j'avais bon espoir, le trou s'agrandissait. Je me suis couchée face contre terre et je me suis tortillée du ventre pour faire entrer mes hanches l'une après l'autre. C'était la preuve que mes pensées n'étaient pas exagérément négatives mais objectivement négatives : un enfant aurait pu passer pour aller ouvrir la porte d'entrée au forcené venu poignarder ma famille.